

YOANN FAURE



LA MÉLODIE DES FOUS



éditions du
gros
caillou

LA MÉLODIE DES FOUS

Yoann Faure

LA MÉLODIE DES FOUS

Roman

éditions du **g**ros
Caillou

*Tous droits réservés pour tout pays.
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon
et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.*

*Couverture : Augustin Manaranche © klikk / Picsfive / iStock images
Mise en pages : Nord Compo*

© Éditions du Gros Caillou, 2026,
Lyon

ISBN : 978-2-494202-31-3
www.editionsdugroscaillou.fr

*Garde tes songes ;
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous !*

Extrait de « La Voix », dans *Les Fleurs du mal*
Charles Baudelaire

Prologue

Il paraît que c'est normal de ne pas entendre son cœur battre. Que lorsqu'on ne l'écoute pas, il bat en silence dans notre poitrine. À croire que je ne suis pas normale. Moi, je l'entends. Tout le temps. Il n'arrête jamais de me parler. Il bat une mesure particulière à chacun de mes sentiments, il rythme mes émotions tel un chef d'orchestre majestueux.

Lorsque je suis en paix, il effleure tout doucement ma poitrine.

Quand la peur me prend au ventre, il pulse un battement plein de rage et d'explosions.

L'amour, c'est différent. L'amour, c'est un mélange de tous les rythmes, une déflagration de toutes les pulsations, une balance perpétuelle entre ce qui fait du bien et ce qui fait du mal. L'amour, c'est un rythme qu'il ne faut pas expliquer, car aussitôt que vous pensez le comprendre, il change son mouvement.

Et puis, parfois, un rythme particulier me traverse, d'une intensité si pure qu'à chaque battement naît une note de musique. Où mon corps danse, habité par la douceur des pulsations, consumé par l'ivresse du moment. Où mon cœur s'accorde sur cette douce mélodie qui n'appartient qu'à nous, ceux qu'ils appellent les fous.

Partie 1

Une vie pour une vie

1

L'infirmière

Le moment aurait pu être parfait. Confortablement assis devant son bureau, un verre de whisky à la main, William Burton s'attendait à tout, sauf à ce qui s'apprêtait à se jouer dans sa vie ce soir-là. Une pièce de théâtre dont il allait se faire, malgré lui, le protagoniste.

Qui aurait pourtant voulu comme personnage principal cet homme dont la fatigue des années se dessinait au coin des yeux, un être diminué dont les jambes à jamais immobiles se serraient dans son fauteuil de fer ?

William Burton regarda sa machine à écrire, lui offrant un sourire complice. Il déposa ses doigts sur les touches, comme un musicien caresse son instrument avant d'y jouer un chef-d'œuvre. À son quatorzième roman, il n'en était pas à sa première symphonie. Fin percussionniste, il battait sur son clavier une mesure régulière. Des clics et des clacs qui offraient des formes à ses personnages, un objet de métal froid avec lequel il créait la vie.

De sa voix grave, comme pour mieux juger de la force de son discours, il fit danser les mots sur ses lèvres, avant d'en noircir ses feuilles.

— Elle monta les marches d'escalier, comme un bourreau rejoindrait l'échafaud. Un pas après l'autre. Un souffle de vie à ôter comme seule certitude, car tuer était la seule chose qu'elle savait encore faire. Lorsqu'elle atteignit la porte, de sa main frêle et tremblante, elle frappa trois coups légers...

Trois coups légers frappés à la porte de l'appartement se mêlèrent au cliquetis des touches.

L'écrivain s'immobilisa, incertain. Il tendit l'oreille, perdu entre songe et réalité. Avait-il été si happé par son récit qu'il en avait inventé les bruits dans la vie réelle ?

Il avala sa salive dans un effort de concentration. Les bruits environnants, jusque-là sourds chuchotements de la ville, jouèrent crescendo la polyphonie des rues de Paris. La lointaine sirène d'une ambulance, les rires provenant du café au coin de la rue, le clapotis d'une pluie naissante.

William s'apaisa. Son imagination lui avait probablement joué des tours.

Comme pour finir de se rassurer, il tenta le diable en récitant à nouveau, à voix haute, sa dernière phrase, observant d'un œil hésitant la porte d'entrée de l'appartement qui donnait directement sur son salon.

— Lorsqu'elle atteignit la porte, de sa main frêle et tremblante, elle frappa trois coups légers...

Cette fois-ci, il ne les avait pas rêvés. Les trois coups sur la porte lui hérissèrent les poils. L'étrange phénomène avait de quoi inquiéter William, car s'il avait le pouvoir de donner vie à ses écrits, si son propre personnage avait décidé de lui rendre visite, alors il ne lui restait plus qu'à fuir.

— Entrez ? proposa-t-il d'une voix hésitante.

La porte s'ouvrit sur une jeune femme qu'il fut soulagé de ne pas reconnaître. La teinte vert pâle de ses yeux avait une profondeur fascinante, un abîme dans lequel il semblait aisé de tomber et de se perdre.

La fille restait sur le pas de l'appartement, visiblement indécise, le regard toutefois attiré par la vaste bibliothèque qui occupait la majeure partie des murs. Comme si elle hésitait à entrer sur un territoire qui n'était pas le sien, une arène où elle ne savait pas si elle était la bienvenue.

— Puis-je savoir qui vous êtes ? demanda l'écrivain.

Les joues de la jeune femme s'empourprèrent.

— Pardon. Je suis Émilie Martin, votre nouvelle infirmière. Ou plutôt votre dame de compagnie, comme me l'a précisé l'agence.

William reprit ses esprits. Il attendait en effet sa dame de compagnie pour 19 heures. Un rendez-vous quotidien qu'il s'évertuait à oublier. Tout comme le handicap qui le clouait à son fauteuil de fer, et qui nécessitait une aide journalière à domicile.

— Effectivement, marmonna-t-il, je n'avais pas vu l'heure. Dame de compagnie, c'est exact. Il y a quelques fonctions annexes aux soins médicaux, comme le ménage, les courses, le repassage.

— L'agence m'en a informée.

William resta un instant muet, légèrement déboussolé, captivé par la présence de cette femme sur le pas de son appartement. Lui, qui était de ces écrivains capables de percer la nature des individus d'un simple regard, se trouvait bien dépourvu de mots pour décrire ce que cette étrangère provoquait chez lui.

— Est-ce que je peux entrer ? demanda-t-elle devant le silence de son hôte.

— La porte est ouverte...

Sous le regard inquisiteur de William, Émilie déposa ses affaires sur un fauteuil en velours d'un rouge sombre. Elle observa la grande cheminée d'où s'échappait une odeur de bois incandescent, le bureau de l'écrivain où s'entassaient des feuilles autour d'une machine à écrire et d'un joli coffret en acajou. Quelques meubles situés çà et là accueillaienent une diversité d'objets semblant avoir été rapportés des quatre coins du monde. Puis elle posa de nouveau les yeux sur la vaste bibliothèque, des milliers d'ouvrages qui semblaient l'observer en retour.

— Vous avez beaucoup de livres, remarqua-t-elle.

— Cela m'inspire pour mes récits. J'écris des polars.

— Je sais. Je vous ai lu.

Les livres de l'écrivain semblaient l'hypnotiser. Un intérêt teinté à la fois de curiosité et d'émerveillement.

— J'imagine que lorsque vous aurez commencé à travailler pour moi, vous pourrez emprunter l'une de ces œuvres.

— Je n'ai pas dit que j'acceptais de travailler pour vous.

Cette remarque inattendue surprit William autant qu'elle le piqua au vif.

Personne ne refusait de travailler à ses côtés. Et personne n'osait lui tenir tête. Il observa la jeune fille qui, malgré son apparente fragilité, mettait toute son énergie à soutenir son regard. Il aurait pu la faire plier avec ce qu'il maîtrisait le mieux, des mots assassins, mais il n'en fit rien.

Aussi étrange qu'imprévu, un déclic se fit en lui. Aux yeux de son entourage, il était réduit désormais à deux qualités, celle d'être un génie et celle d'être un handicapé en fauteuil roulant. Un mélange écœurant d'admiration aveugle et de compassion malsaine. Mais dans le regard de cette femme, il ne voyait ni l'une ni l'autre. Une première depuis bien longtemps. Et l'idée d'être un homme comme un autre ne lui déplut pas.

— Je ne m'attendais pas à cette réponse, confessa-t-il.

— Je ne vous connais pas suffisamment pour savoir si j'ai envie de travailler pour vous.

L'innocence dans la voix d'Émilie fit presque oublier à William l'affront d'une telle réplique.

— C'est cocasse. Vous inversez le processus de recrutement.

— Quand la main-d'œuvre se fait rare, c'est à elle de recruter son employeur. Vous ne pensez pas ?

— C'est original.

— Non. C'est moderne. J'aime savoir pour qui je travaille.

— Et vous pensez que cette information se trouve dans ces livres ?

— C'est évident. Nous sommes ce que nous lisons.

William fit rouler son fauteuil jusqu'à une petite étagère en bois. Il en sortit un magazine sur lequel Picsou plongeait dans une piscine remplie de pièces d'or.

— Si votre théorie dit vrai, alors je suis un enfant de huit ans ?

— Ou un homme qui aime l'argent. Cela dépend du point de vue. Mais tout ne s'apprend pas dans les livres.

— Très bien, concéda William, alors je vous écoute. Que souhaitez-vous savoir de moi ?

L'infirmière sembla hésiter, comme si elle savait qu'elle marchait sur un fil, que l'homme face à elle n'offrirait rien qu'il n'ait lui-même choisi de donner.

— J'aimerais juger de l'une de vos qualités.

— J'en ai plein, vous savez.

— Une seule d'entre elles m'intéresse.

— Laquelle ?

— La sincérité.

William nota la gravité que l'infirmière mit dans ce mot, toute l'importance et la valeur qu'elle lui accordait.

— De quelle manière souhaitez-vous juger de ma sincérité ?

Émilie haussa les épaules.

— Racontez-moi votre plus belle rencontre.

— Ma plus belle rencontre ? s'étonna l'écrivain.

— Celle qui a marqué votre vie.

William ne s'était pas préparé à une demande aussi étrange, qu'il trouva à la fois absurde et divertissante.

— Il y en a eu plusieurs.

— Choisissez la plus pertinente, la plus époustouflante. Celle qui a tout changé.

— Vous êtes une infirmière originale.

— J'aime les histoires.

— Cela tombe bien, c'est mon métier.

William tira vers lui la bouteille de whisky qui trônait sur son bureau. Il fit couler un fond de verre qu'il avala d'une traite. L'infirmière qui lui faisait face était une sacrée surprise. Un imprévu un peu dingue, légèrement enivrant, assez unique pour lui donner envie de jouer la partie qu'elle proposait. Un jeu dont le dénouement pourrait se révéler diablement imprévisible.

— Très bien, j'accepte votre proposition.

IL NE L'ATTENDAIT PAS. ELLE AVAIT TOUT PRÉVU.

Qui est Émilie Martin ?

Pour William, écrivain célèbre paralysé depuis un tragique accident ayant emporté sa femme et son éditrice, ce n'est que sa nouvelle infirmière.

Mais pour l'inspecteur Bernachot, il s'agit d'une mélodie dissonante dans l'enquête qu'il mène.

Au plus noir de la nuit, les langues vont se délier
et les vérités se dévoiler.

Un roman rythmé comme une partition de musique
dont seul Yoann Faure sait battre la mesure.
Un huis clos original et inattendu.

ISBN : 978-2-494202-31-3
19€ prix TTC France

www.editionsdugroscaillou.fr

